

« Ubu Roi »

Michel Biron

Numéro 63, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27998ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Biron, M. (1992). Compte rendu de [« Ubu Roi »]. *Jeu*, (63), 148-149.

«Ubu Roi»

Texte d'Alfred Jarry. Mise en scène : Daniel Roussel, assisté de Claude Perron; scénographie : David Gaucher et Daniel Roussel; costumes : Mérédith Caron; éclairages : Claude Accolas; musique originale : Christian Thomas, interprétée par Claire Gignac. Avec Carole Chatel (Reine Rosemonde), Marc Favreau (Père Ubu), François L'Écuyer (Bougrelas), Jean Maheux (Bordure), Adèle Reinhardt (Mère Ubu), et Daniel Desputeau, Pascal Gruselle, Stéphane Jacques, Benoît Jetté, Jean-Jacques Lamothe, Bernard Meney et Christophe Truffert. Production de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, présentée au Théâtre Denise-Pelletier du 4 au 14 février et, en matinées scolaires, jusqu'au 24 février 1992.

Le caricatural caricaturé

Ce serait une erreur de croire que la pièce *Ubu Roi* de Jarry, parce qu'elle a scandalisé le public d'il y a un siècle, peut ou doit secouer de la même manière le spectateur actuel. Les *Cahiers de la NCT* ont beau expliquer le caractère « monstrueux » et « subversif » de ce spectacle, il est douteux que le jeune public auquel il s'adresse y trouve matière à se scandaliser, tant il est vrai que le « monstrueux » et le « subversif » font partie, depuis déjà belle lurette, de notre horizon culturel.

Une fois que l'on a rangé dans le panier à naïvetés contemporaines ce besoin viscéral de justifier l'expérience artistique par l'effet « prise de conscience », on appréciera un peu mieux la joyeuse liberté d'esprit que dégage le Père Ubu. À la fois guignol, clown et dictateur, Ubu est devenu un type, au sens où Tartuffe et Harpagon le sont. Vivant et agissant en dehors des contingences historiques et des motivations psychologiques habituelles, Ubu n'a aucun surmoi, pas beaucoup de ça et un moi multiforme, toujours prêt à se trahir s'il y gagne quelque chose. Ce sous-homme sans états d'âme reste pourtant humain et profond malgré lui, grâce à deux vertus qui le

rachètent à tout jamais : sa peur malade des coups et, surtout, sa verdeur langagière. Son « merdre » d'ouverture, loin d'être un simple instrument de communication ou d'expression, s'offre comme un espace de débauche et d'invention.

C'est pourquoi, sans doute, le metteur en scène Daniel Roussel a proposé ce rôle à Marc Favreau. De Sol à Ubu, il y a en effet un air de famille. Contre toute attente cependant, ce choix s'est révélé malheureux. Le comédien, qui n'avait pas de voix le soir de la première, ressemblait à n'importe quel clown, avec des tics de Sol, mal à l'aise dans son énorme costume, incapable de se mouvoir en vitesse, souvent dos à la salle au moment de parler. On aurait dit qu'Ubu jouait Sol, un Sol obèse à qui on aurait imposé un texte qui n'était pas dans sa nature.

À ce problème majeur de distribution (les autres acteurs tiraient à peine leur épingle du jeu), il faut en ajouter de plus graves qui concernent l'allure générale de la mise en scène. Si l'idée de situer l'action dans les décombres d'un cirque avait son charme et sa pertinence, les premiers tours de piste ont rapidement démontré l'inefficacité du décor. Alliant la témérité d'un théâtre expérimental au faste des grandes salles, la scénographie comportait tous les risques sans en offrir les avantages. Les scènes qui se déroulaient sur les hauteurs du gigantesque mur arrière étaient lointaines, les escalades sur les innombrables échelles qui traînaient un peu partout étaient périlleuses et interminables, les sauts de Tarzan pour annoncer les changements de lieux ne produisaient plus d'effet après quelques fois. Il n'y avait guère que les fossés construits sur les bords de l'arène qui paraissaient aller dans le sens du rythme de la pièce, puisqu'ils permettaient à Ubu de joindre le geste à la parole, en se débarassant presque instantanément des gens qu'il condamnait.

Accompagné par une musique bien adaptée à ces hautes et basses voltiges, le jeu des comédiens allait parfois à contresens du texte. C'est le cas, par exemple, lorsque l'un d'eux s'est mis à jongler avec les pièces d'argent que le Père Ubu distribuait au peuple rassemblé sous son

Marc Favreau dans le rôle du Père Ubu. « Vivant et agissant en dehors des contingences historiques et des motivations psychologiques habituelles, Ubu n'a aucun surmoi, pas beaucoup de ça et un moi multiforme [...] »
Photo : Bruno Braën.



château. Le conflit sanguinaire se métamorphosait ainsi en une partie de billes insignifiante. De même, comment expliquer que Bougrellas, le seul héritier du roi à résister au Père Ubu, soit attifé d'un bonnet de bébé? Pourquoi propose-t-on une lecture infantile et ridicule d'une pièce qui ne l'est pas ?

À plus petite échelle, le recours à une série de gadgets inutiles pour « illustrer » certaines scènes avait souvent l'effet inverse de celui escompté. Le projecteur braqué tour à tour sur le spectateur et sur Ubu, au tout début de la pièce, ne rendait pas plus visible celui-ci, mais aveuglait certainement celui-là. Les ventouses géantes, au moyen desquelles Ubu tirait les nobles pour les précipiter dans la « trappe », semblaient si difficiles à manipuler que le spectateur était porté à remarquer si l'effet de succion et le mouvement de chute étaient coordonnés, en oubliant le comique de la scène. L'immense sculpture qui coiffait le Père Ubu lorsqu'il devient roi se révélait si embarrassante qu'il était obligé de la tenir à deux mains pour ne pas qu'elle tombe. Plutôt que de mourir simplement, les soldats sortaient de leur ventre une guirlande d'entrailles. Cette suren-

chère d'accessoires, dont j'abrège la liste, est à peine drôle, même si elle trahit la volonté de faire d'Ubu Roi un spectacle « juste pour rire ». Le spectateur perd de vue l'univers féroce et scatologique de Jarry et ne retient que le cabotinage inintelligent de marionnettes géantes et vides.

C'est là le prix qu'il faut payer pour le parti pris de la mise en scène : le caricatural est caricaturé au point que la chanson finale ressemble davantage à une parodie de Rock et Belles Oreilles qu'à la chanson du décervelage. Même les salutations des acteurs étaient maladroitement et improvisées, comme si rien, décidément, n'était pris au sérieux dans ce spectacle.

Michel Biron